

MARROU, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*. Paris, éditions du Seuil, 27, rue Jacob, 1954, 300 p.

Benoît Lacroix, o.p.

Volume 8, numéro 3, décembre 1954

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301669ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301669ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, B. (1954). Compte rendu de [MARROU, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*. Paris, éditions du Seuil, 27, rue Jacob, 1954, 300 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 8(3), 435–441.
<https://doi.org/10.7202/301669ar>

LIVRES ET REVUES

MARROU, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*. Paris, éditions du Seuil, 27, rue Jacob, 1954, 300 p.

"En publiant ce livre, je réalise un projet, formé il y a plus de 25 ans, qui n'a cessé de m'accompagner depuis que j'ai débuté dans le métier d'historien" (p. 25). Ainsi, *De la connaissance historique* se présente à nous comme la méditation d'un technicien de profession, "mise en forme inspirée d'un point de vue personnel" (*ibid.*): traité des vertus de l'historien... devenu philosophe (cf. p. 10).

M. Marrou a déjà écrit plusieurs livres, dont certains, v.g. *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (réimpression, 1949), *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (réédition, 1953), sont dans leur sphère encore "classiques": il sait donc ce dont il parle (v. bibliographie de la p. 26).

Questions fondamentales de *la connaissance historique*: quelle est la vérité de l'histoire, ses degrés, ses limites, ses conditions. "En un mot quel est le comportement correct de la raison dans son usage historique?" (p. 9).

On s'adresse ici à "l'étudiant parvenu au seuil de la recherche," à "l'usager de notre production scientifique," mais... "il n'est pas interdit au philosophe de jeter un regard par-dessus son épaule". Inquiet du recul du sens historique et du manque de confiance en l'histoire, voyant toutes ces nouvelles philosophies de l'histoire construites en dehors du problème de la connaissance historique et livrées souvent à des amateurs de synthèse, préoccupé de toute l'orientation actuelle de la science historique (cf. introduction), parce qu'il y a une crise de l'histoire, plus sensible en Europe qu'en Amérique où elle rebondira sûrement, en réaction contre le complexe des historiens devant tout ce qui est philosophie, enfin, dans le but de ramener au réel et d'intégrer dans la société qui a besoin d'eux, certains gens "d'une certaine mentalité d'insecte spécialisé" (p. 10), rats ou souris de bibliothèque, l'auteur est d'avis qu'une mise au point est nécessaire et

qu'un essai de *philosophie critique de l'histoire* n'est pas de trop, même si d'autres ont déjà écrit sur le sujet.

Chapitre premier : *l'histoire comme connaissance*. L'histoire n'est plus, comme au temps de Cicéron... et pour les romantiques, simple narration du passé. Perfectionnée depuis les derniers siècles par toute une technique de la connaissance et de la recherche, longuement, durement acquise, l'histoire est devenue la *connaissance scientifiquement élaborée du passé humain*. Sur-tout n'oublions pas le mot *humain*, si nous voulons comprendre M. Marrou. Le passé, dit-il, le passé *connu*, le seul vraiment qui existe pour l'historien, est un passé métamorphosé. Le plus objectif des historiens ne réussit pas à faire revivre le passé tel qu'il fut. Un caractère *personnel* s'établit entre la réalité d'autrefois et celle que l'historien exprime aujourd'hui. Celui-ci rend à nouveau à l'existence du présent "ce qui devenu du passé avait cessé d'être"... "Dans cette capacité de sentir de façon également aigüe *et* la réalité du passé *et* son éloignement... réside ce qu'on appelle le sens historique." Le chapitre II était déjà postulé par les conclusions du chapitre I : *L'histoire est inséparable de l'historien* et l'histoire véritable, celle que nous, les historiens, retrouvons, connaissons et faisons connaître à l'humanité, n'est pas la science *objective*, neutre, froide et sans calcul, dont parlent, ou plutôt dont rêvent nos manuels de méthodologie, la littérature positiviste et nos confrères scientifiques, de qui nous avons retenu l'usage de ces mots ambitieux et irréalistes. Redevenons humbles en redevenant soumis aux limites de notre objet. Ici, l'auteur dénonce aimablement mais avec fermeté, l'orgueil de ces philosophes idéalistes (type Hegel, type marxiste), qui construisent le réel avec les seules ressources de leur pensée : autant il en veut à l'érudit du type Langlois-Seignobos (positiviste) qui se contente d'accumuler des faits sortis immédiatement de sa boîte à fiches. L'histoire est quelque chose de plus complexe et de plus spirituel : c'est la rencontre ardue d'un homme avec le réel, d'un sujet avec son objet, d'un esprit avec ses documents (cf. p. 101ss), rencontre du passé avec le présent : quelque chose de risqué, "combat de l'esprit" qui ne connaîtra souvent, au bout de ses efforts, que des succès partiels et tout relatifs (cf. p. 56). La véritable histoire, celle de l'historien toujours, "est le résultat de l'effort, en un sens créateur, par lequel l'historien, le sujet-connaissant, établit un rapport entre le passé qu'il évoque et le présent qui est le sien" (p. 55).

L'homme-historien est l'homme qui a un problème, et ce problème va l'empêcher de dormir. C'est l'homme qui se pose des questions, qui interroge

le passé, comme un navigateur interroge l'horizon. "La richesse de la connaissance historique dépendra directement de l'habileté, de l'ingéniosité avec laquelle seront posées ces questions initiales qui vont conditionner l'orientation d'ensemble de tout le travail ultérieur" (p. 67).

D'accord, *l'histoire se fait avec des documents* (ch. III), mais les documents ne sont pas *toute* l'histoire. Ils peuvent conduire au vrai ou à l'erreur. Ils ne disent pas tout le passé, que nous ne reconnaissons "qu'à travers les traces intelligibles pour nous, qu'il a laissées derrière lui," . . . et "dans la mesure où ces traces ont subsisté, où nous les avons retrouvées et où nous sommes capables de les interpréter" (p. 68).

Le document n'est pas tout (contre Langlois-Seignobos), mais reconnaissons que, si le document arrive en second, c'est-à-dire après la personne de l'historien, il est et reste fondamental. Mais il convient, pour qu'il le soit davantage, que nous en élargissions d'abord la définition : "est document toute source d'information dont l'esprit de l'historien sait tirer quelque chose pour la connaissance du passé humain envisagé sous l'angle de la question qui lui a été posée" (p. 77).

Pressé d'en venir aux *conditions et moyens de la compréhension* du document — matière du ch. IV — M.M. a déjà insisté sur la nécessité de comprendre. *Compréhension* est le mot-clef de la connaissance historique (p. 83). Avant Saint-Exupéry, s. Augustin a trouvé qu'on ne comprend bien qu'avec son cœur. M. Marrou cite son grand ami, Augustin : "On ne peut connaître personne sinon par l'amitié." La citation conduit à des pages émouvantes de simplicité et d'humanité sur la *communion fraternelle* qui doit exister entre l'historien et ses documents, entre le sujet-connaissant et l'objet à connaître (cf. p. 83ss). La notion d'amitié fonde celle d'objectivité : c'est grand, rien qu'à y penser. La phase préliminaire du travail historique est donc un dialogue d'ami avec le document, dans "une attitude déterminée par le souci d'être attentif et comme réceptif à l'objet et d'abord à ce document qui le révèle" (p. 101). L'historien cherche à découvrir *l'autre*, en tant que tel, tel qu'il se montre . . . jusqu'à comprendre même la vérité d'un faux.

Elaborant toujours la connaissance historique, nous en viendrons à une marche décisive dans le processus de cette connaissance, celle par laquelle l'on passe du document au passé, du signe au signifié. Au ch. VI, examen des opér-

rations mentales successives auxquelles un historien compétent se livre pour conclure : "La connaissance historique, reposant sur la notion de témoignage, n'est qu'une expérience médiate du réel, par personnage interposé (le document), et n'est donc pas susceptible de démonstration, n'est pas une science à proprement parler, mais seulement une connaissance de foi" (p. 143). Science à connaissance limitée, car "nous connaissons du passé ce que nous croyons vrai de ce que nous avons compris, de ce que les documents en ont conservé" (p. 134). Les certitudes de l'histoire ne sont pas celles des sciences positives et il faut "savoir reconnaître de bonne grâce nos servitudes à l'égard des documents" (p. 145). Aux mortels il convient de penser en mortels : "Nous ne sommes pas le Bon Dieu et nous ne pouvons pas tout savoir" (p. 144).

Que dire du concept, mot si cher au philosophe? C'est l'instrument essentiel mis en oeuvre par l'historien. Point de vue logique : point de vue du ch. VII. Mais attention ! il y a bonne variété de concepts et d'idées-fantômes qui hantent déjà nos livres d'histoire (surtout en philosophie de l'histoire). Le vrai concept, l'authentique concept de l'historien, correspond à un singulier, au concret, à une réalité, à un texte, à un document. Défions-nous du concept "imaginé", du stéréotype, de "l'idée toute faite qui s'interpose entre l'esprit et le réel", petite vermine de notions hypostasiées qui détruit la substance même de l'histoire. Souvenons-nous avec M.M. et devant toute cette abondance de mots, universels, analogiques et autres (vg. *la bourgeoisie, le prolétariat, la civilisation*, etc.) qu' "il y a plus de choses dans l'homme et dans la vie qu'il n'y en a de rêvé dans les petits concepts d'une philosophie" (p. 168). Suivent, au ch. VII, quelques données sur *l'explication historique et ses limites*. La vraie unité historique n'étant "ni le fait de civilisation, ni le système ou le supersystème, mais bien l'être humain dont l'individualité est le seul véritable organisme authentiquement fourni par l'expérience" (p. 177), faudra-t-il abandonner l'idée de causalité, trop générale ? M. M. est ici profondément influencé par son maître, s. Augustin, et il serait intéressant de démontrer comment chez lui la notion de signe remplace la notion traditionnelle de cause. L'histoire ne serait plus la *preuve*, mais le *signe* du passé. L'historien doit suggérer plutôt que chercher à prouver par les *causes* ; il établira des coordonnés, montrera qu'il existe des *liens* entre les faits et voudra présenter le réel dans sa complexité. Nos histoires politiques et militaires, basées sur la notion de *cause*, contiendraient des identifications, pseudo-conclusions, faites aux dépens de la

certitude. Définitivement opposé à tout ce qui sent l'organicisme prématuré, contre l'histoire universelle "genre Orose, genre Wells", contre les grandes philosophies de l'histoire, contre tout ce qui est artifice et jeux littéraires, M.M. est d'avis que le réel est complexe et que toute explication d'envergure (sauf celles de la théologie de l'histoire) ne peut être que partielle, analogique et mentale. Les "grandes lois de l'histoire" peuvent aider les moralistes et les politiciens, mais elles le font aux dépens de la vérité historique. Toynbee est un grand homme, fort sympathique, mais son oeuvre représente, sur le plan du travail scientifique, une mauvaise opération mentale. Où notre auteur nous mène-t-il ? Au scepticisme ? Au subjectivisme kantien ? Non. Son livre veut être un traité des vertus de l'historien et ici, comme en spiritualité chrétienne, l'humilité est à la racine de la perfection. "N'oublie pas que tu n'es qu'un homme" . . . (p. 59).

Le chapitre suivant (VIII) est consacré à *l'existential en histoire*. Celle-ci, jugée d'abord du côté de l'historien, s'avère comme un enrichissement personnel d'être et d'existence. L'historien "ne travaille pas, en premier lieu, ni essentiellement, pour un public, mais bien pour lui-même et la vérité de ses résultats sera d'autant plus passionnément cherchée, plus purement dégagée, plus sûrement atteinte que le problème étudié est bien consciemment *son* problème, celui dont dépend en définitive sa personne elle-même et le sens de sa vie" (p. 220) : aventure spirituelle d'un homme qui s'engage, lui, sa vie et sa personne tout entière" (cf. p. 209).

Aussi, la *vérité de l'histoire* (ch. IX) n'est pas la *magnifique* objectivité, "mythe" de nos cours de méthodologie ; elle est quelque chose de plus humble, de plus adapté à l'objet et aux moyens dont dispose l'historien pour connaître le passé. Vérité de l'histoire : vérité réelle, relative (au document), partielle, qui dépend, répétons-le, *d'abord* de la valeur de l'historien. Car il a été établi plus haut que la richesse de la connaissance historique est directement proportionnelle à celle de la culture personnelle de l'historien : "La valeur de la connaissance historique est directement fonction de la richesse intérieure, de l'ouverture d'esprit, de la qualité d'âme de l'historien qui l'élabore" (p. 103). La première *utilité de l'histoire* (cf. IX) doit être, de même, évaluée sur le plan personnel : utilité de moyen, utilité instrumentale, enrichissement de la conscience, facteur de culture, approfondissement du goût, libération, etc. Il faut lire ces pages pour comprendre et vivre la propre libération que M.M. nous apporte, quand il nous ramène

au concret et aux limites de notre métier. Quelques autres pages, sur l'oeuvre historique (pp. 277-289) : "L'historien ne s'avance pas seul à la rencontre du passé : il l'aborde en représentant de son groupe : la question qu'il va poser, celle qui oriente tout le développement de la recherche, si du moins elle soulève un "vrai problème", lesté d'existential, exprimera nécessairement, autant qu'un souci propre à l'historien, une exigence commune à tous les hommes de son milieu collectif". L'oeuvre historique témoigne et, comme celle de Thucydide, citée en exemple, elle survit *en tant qu'elle témoigne*, qu'elle exprime une vérité sur le passé, saisie authentique de son objectif (cf. p. 286). Pour cela un historien doit produire : il doit écrire, enseigner. On lui demande d'être plus qu'un simple manoeuvre, plus qu'un fichier, plus qu'un critique littéraire, surtout mieux qu'un solitaire égoïste. L'historien d'aujourd'hui a le devoir d'être un apôtre de la vérité et, pour l'être plus facilement, il apprendra à écrire, à bien exposer. M. Marrou lui souhaite d'être un artiste, grand écrivain, témoin et conscience de son temps.

En résumé, *la connaissance historique*, dont nous entretient ici M. Marrou, est cette connaissance d'homme, infiniment subtile, lente à mûrir, vérifiée au contact des documents, dont l'authenticité est faite, comme sa vérité, de la "coordination minutieuse et complexe de mille éléments divers". L'historien demeure *l'unité historique* essentielle. Ensuite, viennent les documents, encore essentiels puisque sans eux il n'y aurait pas d'historiographie possible. Apprenons donc au futur chercheur à perfectionner *d'abord* sa raison, sa façon de penser, de connaître et d'exposer la vérité. Le document, par lui-même, est un être passif. L'historien est l'élément créateur.

Que penser de tout cela ? L'historien Marrou a-t-il tort ou raison ? Disons que, sur la question de principe, à savoir qu'en histoire l'historien est plus important que le texte, et qu'il importe d'apprendre à lire avant de lire, à connaître avant de bien connaître, M. M. a absolument raison. Le danger est d'ordre pratique, et que trouvent ici prétextes et excuses, les paresseux, les amateurs et tous ceux qui ne seront pas aussi vertueux que l'auteur. Beaucoup d'historiens, qui ont lutté toute leur vie pour devenir objectifs, pour assumer la primauté de la source écrite sur tout autre ombre de document, pour sauver le *texte* contre le commentaire, hésiteront peut-être à suivre Marrou jusqu'au bout et se demanderont si, dans la formation des futurs chercheurs et de ceux qui sont déjà *au seuil de la recherche*, il ne sera pas toujours nécessaire, étant donné la nature humaine, ses passions et ses distractions, d'insister d'abord sur les études *objectives*, *vg.* recherche

critique des textes, opérations "neutres" de critique interne et externe. Nos historiens de métier savent tout ce qu'il a fallu d'effort pour libérer l'histoire des servitudes du romantisme, de la littérature et de l'apologétique, et ils craindront de ramener trop vite le sujet-connaissant au premier plan. M. Marrou a vu la difficulté. En réaction contre deux tendances évidentes de notre "connaissance historique" actuelle, le positivisme et l'idéalisme hégélien, il a voulu plutôt établir un juste milieu rationnel entre la traditionnelle objectivité de nos méthodes scientifiques *appliquées* et la sincérité inévitablement subjective de l'historien cultivé, témoin et serviteur de son temps. Mais en lisant ces pages, vivantes et alertes, nous avons parfois l'idée de dire : "Si tous les historiens avaient du métier comme vous, M. Marrou, si tous les historiens étaient *déjà* cultivés comme vous l'êtes, il n'y aurait pas de problème". Or, lorsqu'il s'agit de formuler l'histoire, de la préserver contre les empiètements faciles de l'imagination, de réparer les désastres de l'oubli, les questions parfois encombrantes, souvent naïves, de l'*Introduction aux études historiques* de Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos (1896) et autres manuels du genre, sont bien utiles. Nous les verrions encore *premières*, arrière-plan pédagogique qui précéderait, à la manière d'une étape provisoire mais nécessaire, et nécessairement première, le stage plus parfait, le stage plus vertueux, le stage "Marrou", celui de l'historien cultivé, fin lettré, humaniste et *déjà* prédisposé au bien. . .

De la connaissance historique est un événement (que l'auteur nous pardonne ce mot !) en histoire de la méthodologie : c'est un livre à lire, à faire lire et à étudier. Celui-ci sera enrichi (nous rédigeons ce compte rendu sur les dernières épreuves du manuscrit, revues par l'auteur à Montréal) d'un index unique, dans lequel on a cherché à distinguer par le choix des caractères l'objet historique, l'historien et le théoricien.

*Institut d'Etudes médiévales,
Université de Montréal.*

Benoît LACROIX, o.p.